

DES HORIONS POUR LE TET



Par G.N.C.D. JJR 65

Cela fait 47 ans que je passe le Têt en Occident, dont la saveur n'a rien de commun avec celle de l'époque saigonaise heureuse où nos parents nous donnaient nos étrennes du nouvel an, que pour ma part je claquais – déjà - en bouquins et illustrés divers. Il est cependant un Têt en Europe qui m'a laissé un souvenir pas vraiment piqué des vers. Voyage dans le temps.

En ce début d'année 1968, j'étais à Birmingham, ville industrielle assez sinistre en ce temps mais dont l'université était liée à celle de Lyon où j'étais inscrit . Mes études de Lettres Anglaises (je m'étais arrêté au DUEL pour le droit et l'histoire pour lesquels j'étais également inscrit, pauvre garçon qui avait les yeux plus gros que le ventre) impliquaient un séjour d'un an en Angleterre, d'où ma présence dans cette ville grise et froide.

Il devait y avoir en ce temps là et au total moins d'une centaine de Vietnamiens dans toute la Gde Bretagne, personnel de l'ambassade du Sud-Vietnam inclus. Dont un seul à Birmingham : ma pomme. Le Têt approchait. Je m'étais déjà résigné à manger du riz accompagné de xa-xiu (cha siu) ou quelque chose de ce genre pour voir arriver l'an nouveau du calendrier lunaire, dans la petite chambre du YMCA où je logeais, à King's Norton, en banlieue sud de Birmingham. Fauché comme les blés, je n'avais même pas assez d'argent de poche pour célébrer ce moment spécial dans un bon restaurant avec ma petite amie anglaise pour qui le Têt n'avait certainement aucune signification .



Edgbaston

En revanche, deux Français un peu braillards (exactement les Français tels qu'imaginés par les Anglais, d'ailleurs) et 2 étudiants en provenance de Hong Kong – tous logés dans le même YMCA - m'avaient signifié leur accord pour la « célébration » en commun et en partageant nos tristes avoirs : le peu de vivres dont chacun disposait. Les deux Français m'avaient pris en amitié, étonnés de découvrir un « Chinois » parler un français normal, et les Chinois en avaient fait de même, trouvant sympa mon anglais (Hong Kong était sous juridiction anglaise à l'époque).

Le « festin » fut un rien plus riche qu'escompté, car mes 4 compères avaient apporté tout ce qu'ils avaient: du fromage pour les Français, des pickles et des *lâp xuong* en boîte pour les Chinois de Hong Kong. Je fournissais le riz. Ces mini-lap xuong en boîte étaient encore vendus à la fin des années 1970 à Paris, d'ailleurs, jusqu'à ce qu'ils fussent finalement supplantés par ceux produits par les petits ateliers alimentaires créés par les réfugiés indochinois de 1975 en France. Fauchés nous étions, je vous le disais.

Le dîner « de fête » était bien frugal mais très chaleureux car les Chinois nous avaient réservé la surprise d'une bouteille de mai-kwe-lo, les Français n'avaient rien dit à l'avance sur une bouteille de vin rouge qu'ils

avaient gardée en réserve pour nous tous. Imaginez du riz à la saucisse chinoise et aux pickles suivi de fromage en guise des plats traditionnels du Têt. Et ce fut à la fin de ce repas – on dînait à 18h en ce temps là en Angleterre - que le journal télévisé de la BBC m'asséna le coup dans la salle de distraction du YMCA : l'offensive communiste du Têt venait de se déclencher à Saigon.

Avec le décalage horaire, les nouvelles étaient arrivées dans le courant de l'après-midi. En ce temps là, il n'y avait pas de liaison satellite comme de nos jours, aussi les nouvelles étaient-elles simplement annoncées par le présentateur, accompagnées de photos ou d'extraits de films d'archives. Même scénario aux nouvelles du matin suivant. Cette fois ci je n'étais plus atterré mais rongé d'angoisse car les communistes avaient lancé des attaques dans chaque grande ville du Sud. La maison de ville que mon père avait fait construire pour sa retraite rue Vo Tanh, parallèle au boulevard Trần Hưng Đạo, et d'où j'étais parti pour l'Europe 2 ans et demie auparavant, n'était qu'à 150 m du quartier général de la police, qui fut également attaqué, je le sus plus tard.

Arrivé au King's Norton Grammar School for Boys pour les quelques heures quotidiennes où je servais d'assistant de français, et révolté par les événements, je passai à la salle de ronéotypie (la photocopieuse n'existait pas à l'époque), rédigeai à la machine un tract dénonçant l'attaque dont les civils, confiants dans la trêve, allaient immanquablement faire les frais, puis une fois la ronéo terminée, pris le paquet de tracts puis le bus pour le quartier d'Edgbaston où se trouvait la fac. Posté à l'entrée, je distribuai tranquillement mes protestations.

Et ce fut là où je reçus la plus grosse raclée de ma vie : des forcenés d'extrême-gauche de l'Union Nationale des Etudiants (N.U.S.), ayant lu les tracts, me tombèrent dessus. Quand la bastonnade fut terminée, le visage tuméfié et le corps endolori, je repris le bus, rentrai et tombai directement dans le lit pour dormir. Un mois et quelque après, je sus, lors des vacances de Pâques, qu'il fallait rentrer en France définitivement pour y être traité, la visite médicale annuelle obligatoire ayant révélé des traces au poumon, sans aucune relation de cause à effet.

Je devais ne plus retourner en Angleterre pendant de longues années. Quand j'y revins lors d'une réunion professionnelle, je n'étais plus au YMCA mais dans un hôtel confortable, plus de lạp xuong mais un dîner plus qu'honorable, plus de gros rouge qui tache mais un vin de qualité. Et je n'ai plus revu Birmingham depuis cette année là, sauf pendant quelques heures lors d'un passage rapide au début des années 80.

Le plus drôle fut que le Têt d'après, celui de 1969, fut du même acabit : j'étais au Centre Universitaire de Cure, à St Hilaire du Touvet à 1100 m d'altitude pas loin de Grenoble, où je fis le mur avec Lai Chi Thanh (devenu chirurgien-urologue et que j'ai retrouvé récemment) pour aller écouter Hà Thanh et Khanh Ly à Grenoble, en tournée en France. Je n'allais quitter le C.U.C. qu'en juin avec un rapport médical de sortie mentionnant explicitement que ma maladie n'a jamais pu être prouvée cliniquement, mais cela je vous l'ai déjà raconté il y a deux ans.

Depuis, les Têts successifs que j'ai vécus ont été plus chaleureux, mais l'esprit profond de cette fête n'a duré que le temps où mes parents, finalement installés en France en 1969, étaient encore de ce monde. Car sans parents, ou sans enfants - je n'en ai pas - un Têt n'est jamais vraiment complet, que ce soit en Europe ou au pays natal.

Bon Têt Quy Ty à vous, amis lecteurs du G.M. !

